

ANATOLE

Sans domicile fixe...certes, c'est vrai, je ne peux pas le nier. Je n'ai plus de domicile fixe et, au-delà du côté administratif, en fait pour parler clair, je n'ai plus de maison, plus de chez moi, plus d'endroit où me poser. J'en ai eu un bien sûr par le passé, un toit, une maison, un refuge, un endroit où quand la porte se ferme, on se sent à l'abri. Même si on ne l'est pas vraiment, au moins a-t-on ce sentiment.

Derrière les portes et les fenêtres, on ne sait pas toujours, on ne sait pas vraiment, on ne sait que rarement, ce qui se passe, quelles sont les joies, quels sont les drames, les difficultés de vivre, les difficultés de relations.

C'est justement ça qui a fini par me mettre dehors, moi, Anatole, sans logis, sans plus rien. Mais j'ai oublié volontairement le pourquoi, j'ai effacé les causes, je me contente des conséquences. Il est inutile d'ajouter des remords, des aigreurs d'estomac. Surtout qu'il est souvent vide...

Sans domicile fixe, en effet. On me propose des hébergements, des foyers, des solidarités. C'est humain. C'est gentil. Mais ce ne sera pas chez moi, ce ne sera que de passage, ce ne sera que ersatz, ressassement du passé. Ce seraient sûrement des attentions charitables et sincères, une vraie dévotion, mais cela sonnera faux à mes oreilles d'homme libre.

Je sais que c'est un peu idiot de m'entêter à vivre seul, dehors, mais ma liberté est à ce prix. Je bourlingue, je m'abrite, je vis d'un coup de main ou l'autre, sur la Batte le dimanche. Je porte, je transporte, j'évacue, je nettoie. C'est mon jour de chance le dimanche. Je bois et je mange à satiété, puis je gagne un peu de sous. Cela me permet de tenir plus ou moins la semaine.

Parfois, en saison, j'aide aussi lors de brocantes, de braderies. On me connaît, on a confiance. Je n'ai jamais volé, je souris, je remercie, j'ai un reste d'éducation vieille France, qui force le respect. J'ai une élégance des mots, des phrases. On m'aime bien au fond, mais on sait que ce que j'aime c'est ma liberté, alors on me laisse m'entêter tranquillement.

Sans domicile fixe, vraiment. Je garde des cartons, des bouts de tissus parfois, que je dissimule sous la passerelle. Je n'y dors pas, je ne veux pas qu'on dise que je dors sous les ponts, je ne suis pas un clochard ! Je n'ai rien grand chose, mais j'ai encore de la tenue, et une fierté qui n'est pas mal placée. Je suis un peu comme Cyrano, je ne monterai "pas bien haut, peut-être, mais tout seul". J'ai toujours gardé cette tirade des "non merci" comme un oriflamme.

Les livres et la musique, c'est ce qui me manque le plus de mon ancien lieu de vie. Il faut bien dire que sur la Batte aujourd'hui, on ne trouve plus beaucoup de vraies bouquineries, des tables recouvertes de caisses qui sentent bon le vieux papier et la poussière d'étagères longtemps abandonnées. Il n'y a plus non plus de vrais amoureux de musiques. Il y a des sons, il y a des bruits, il y a des musiques actuelles mais qui crient et hurlent, pour essayer de convaincre.

Aujourd'hui sur la Batte, c'est comme à la Place du Jeu de Balle, rares sont les découvertes, les surprises. Ce sont un peu les marchands du temple, mais sans temple, sans la magie du temple...cela reste des lieux de rencontre, d'échanges, de commerce, mais l'âme n'est plus tout à fait la même.

J'aime tant la musique qu'il m'arrive de me rapprocher de l'Opéra ou du Conservatoire pour cueillir quand cela est possible et que la ville est calme, des airs, des sons, des notes. Je ne suis pas musicien hélas...sinon je jouerais dans les rues, mais j'aime vraiment la musique. Avec elle, on n'est jamais tout seul et puis elle fait voyager, elle ouvre la porte des rêves, des voyages, dans l'espace et dans le temps. Elle donne des images dans la tête. J'aime la musique.

J'ai tenu de ci de là plusieurs années à vivoter comme ça. Un jour, un jour de chance vraiment, j'avais entrepris de longer les bords de l'eau pour y admirer les reflets des lumières allumées, des ponts éclairés, des féeries nocturnes. Puis, repassant tourner autour du Conservatoire j'avisai une porte mal fermée, qui menait aux caves. Une porte par laquelle on acheminait du matériel, ou par laquelle on évacuait ce qui devait l'être. Il faisait froid, Mars était bien là mais le printemps tardait à réchauffer l'air. Je m'introduisis furtivement, bien décidé à n'y demeurer pas. Il y avait de la lumière, cela me permit de progresser et de bien découvrir les lieux. C'était fascinant parce que l'une ou l'autre des caves étaient des vestiaires de musiciens, il y avait une sorte de bar aussi, des photos, des miroirs, des habits et des étuis à instruments. Des canalisations, des chaufferies, des salles techniques, un peu vieilles, comme le bâtiment, mais il y avait une âme, une sorte de vie secrète, un envers de décor en quelque sorte. Ou plutôt un dessous. Je me réchauffais progressivement et continuai ma visite en prenant soin de ne toucher à rien. C'était comme on dit, un vrai capharnaüm !

Soudain je ne pouvais hésiter, je perçus les notes d'un concerto pour piano de Mozart. Léger, joyeux, espiègle presque, génial bien sûr. Cela avait beau être qualifié parfois d'œuvre de jeunesse, par des mondaines enfarinées,...moi ça me faisait bien rire, vous en connaissez beaucoup de jeunes qui composent comme ça ?

Je m'assis pour goûter, déguster, me laisser bercer. J'étais dans un coin discret, pas de risque d'être surpris. Mozart...un samedi soir, c'est comme si j'étais de sortie. Il ne me manquait que mon smoking...mais il est bien loin ce temps. Pas de regret. Je m'offre ce concert, en guenilles.

La musique adoucit les mœurs, dit-on dans la sagesse populaire, c'est un peu vrai. Moi, elle m'a tellement adouci que je sombrai dans un sommeil profond, pour une fois calfeutré bien au chaud. Heureusement que je ne ronfle pas parce que l'on serait sûrement venu me cueillir.

Je ne pensais pas que Mozart me ferait dormir un jour, sauf lorsque j'étais enfant et que maman me chantait " Ah vous dirais-je maman". Ce n'est pas de lui mais qu'importe, il a tellement fait varier cet air qu'on dit que c'est de Wolfgang, et moi cela ne me dérange pas. Lui non plus sûrement.

Je dormis tant et si bien que je fis l'impasse sur la Batte dominicale...le noir, la chaleur, le calme eurent raison de moi. En m'éveillant j'étais heureux mais confus d'avoir raté mes rendez-vous et mes quelques revenus.

Il faudra que je me débrouille, en attendant je vais profiter de ce calme, pour parcourir à nouveau les lieux. J'ouvris toutes les portes, passai ma tête partout et pris la mesure de la richesse de ces endroits où se préparent les concerts, où se prononcent parfois des vocalises, souvent des accords d'instruments, où s'échauffent des doigts, des mains, des cordes.

C'était si vaste que j'aurais pu y élire domicile sans être repéré! Et puis il y avait des douches, des toilettes. C'était Byzance pour un SDF ! Et comble du bonheur, il y avait dans une sorte de petit bar de sous-sol, des reliefs comme on dit. Il restait quelques demi-pistolets garnis, laissés par les musiciens. C'était vraiment mon jour de chance!

Plus loin, je découvris une petite porte qui autrefois servait certainement à déverser du charbon, je l'ouvris et vis qu'elle donnait à l'arrière du bâtiment, discrète et oubliée derrière des buissons.

Je pus sortir respirer et partir saluer mes marchands en fin de foire, rassurés de me savoir en bonne santé. Je leur expliquai m'être endormi en écoutant des mélodies enfouies au fond de moi. Ils sourirent de ma culture resurgie dont ils soupçonnaient l'existence.

La semaine qui suivit, après avoir secoué mon vieux costume de ses poussières et ayant emprunté un imperméable à un marchand, m'étant lavé les cheveux et rasé de près dans une fontaine publique la nuit, j'entrai dans le Conservatoire et demandai le programme de la saison. On ne pouvait soupçonner mon statut, j'avais l'air élégant et cultivé, on me remit le programme, sans hésitation.

Je pus découvrir les jours de concerts et le programme. Je n'avais aucune envie de faire le difficile sur les propositions, j'étais prêt à tout pour découvrir ou redécouvrir.

Je pris donc l'habitude de m'introduire chaque fois pendant la nuit qui précédait, par cette petite porte de ce qui était devenu pour moi l'entrée de ma Caverne d'Ali Baba !

Je retrouvais ma cachette, je dormais puis m'installais pour écouter. A la longue je me suis débrouillé pour retrouver sur la Batte un smoking qui avait vécu et que son propriétaire avait abandonné parce qu'il avait forcé... Les caisses en cartons recelaient parfois de richesses que l'on pouvait avoir pour quelques Euros. Le marchand ne voulut pas mes sous et m'en fit cadeau et ajouta un superbe nœud papillon !

Aussi, ayant installé un petit camp discret dans les caves, le soir du concert je m'habillais en smoking, je m'asseyais sur une chaise sur laquelle j'avais posé un coussin et je me donnais des airs de soirée mondaine. Je me régalaient de cet orchestre merveilleux, de ses invités, de son chef. Le public ne s'y trompait pas, qui applaudissait à tout rompre.

Chaque fois, après le départ de tous, j'allais me régaler des restes d'en-cas. Je pris tellement mes habitudes, qu'une fois le repas terminé, je rangeais plateaux et papiers, comme je l'aurais fait après un repas."

Personne n'y faisait attention jusqu'au jour où une dame d'entretien confia à Stéphane, homme un peu à tout faire dans l'orchestre, que John le nouveau chef avait vraiment une bonne influence sur les musiciens qui, non seulement finissaient leur casse-croûte mais en plus rangeaient les plateaux et couverts.

Stéphane trouva étonnant cette révélation, connaissant l'envie que les musiciens révèlent après un concert, de sortir à l'air et de terminer la soirée, ensemble ou séparément, mais à l'extérieur, sans jamais prendre le temps du rangement qui ne leur était pas demandé.

Intrigué, il participa à plusieurs après-concerts dans les caves, et il se rendit compte que tout restait bien en plan.

Un soir, il décida d'ajouter un plateau garni de victuailles, une demi bouteille de vin, referma tout et s'en fut terminer ailleurs sa soirée réussie.

Le lendemain, surprise attendue, tout avait été mangé et bu et rangé !

Il refit l'expérience et constata les mêmes effets. Curieux de vérifier son intuition, il entreprit un jour de parcourir les caves et découvrit dans l'une d'elle, pas loin de la scène, une chaise, un coussin, un smoking un peu fripé, pendu sur un cintre, et un peu plus loin une sorte de couchette, à même le sol, faite de cartons et bouts de tissus.

Un soir suivant, il descendit et parvint discrètement à approcher sans être vu. Ce qu'il vit confirma ses soupçons, un homme un peu hirsute mais au visage doux, les yeux d'un bleu clair profond, assis sur la chaise, avait des gestes saccadés ou doux, il battait le rythme de la musique.

Emu, Stéphane se retira en silence et vint à plusieurs reprises observer la scène. Après chaque audition, Anatole venait manger les restes et le plat qu'il croyait délaissé, puis le vin dont la demi bouteille semblait à l'abandon. Puis, il rangeait le tout, allait suspendre son smoking, remettre ses guenilles pour dormir et partir le lendemain.

Le soir du concert de nouvel an, Stéphane descendit de même et aperçut Anatole qui avait ajouté une bougie pour la circonstance, pour se donner un air de fête. Il alla au bar chercher deux coupes et une bouteille de champagne. S'approchant doucement il dit " Que diriez-vous d'une coupe de champagne ?" Et Anatole, sans réfléchir répondit "Volontiers", puis bondit de sa chaise en reprenant ses esprits !

"Ne vous effrayez pas : Je vous ai découvert depuis longtemps, mais moi aussi j'aime la musique et je ne vous ai pas dénoncé. Un homme qui prend la peine de mettre un smoking, seul, dans une cave pour partager secrètement un concert, mérite tout mon respect."

Les coupes se remplirent, se cognèrent, et la conversation dura jusqu'au petit matin.

Stéphane dont le compagnon présidait l'association des amis de l'orchestre, proposa à Anatole de l'aider et de le faire revenir au grand jour. Il l'hébergea quelques temps, le rhabilla de frais, le vêtit d'un smoking et, avec son compagnon en fit un placier de luxe, qui accompagnait les invités prestigieux à trouver leur siège, leur commentant le programme de la soirée.

Puis, quand tout le monde était bien installé, et que l'orchestre avait fini de s'accorder, il prenait place dans le fond de la loge royale, vide depuis des décennies et il s'offrait chaque soir un concert que même le Roi ou les Princes n'auraient pu goûter avec autant de plaisir que lui...